

lac dont la largeur est d'environ huit lieues, et de ce lac, la Rivière des Français nous conduisit bien vite dans le lac Huron, où elle se jette après avoir parcouru plus de trente lieues avec beaucoup de rapidité.

« Comme il n'est pas possible que beaucoup de personnes aillent ensemble sur ces petites rivières, on était convenu que ceux qui passeraient les premiers attendraient les autres à l'entrée du lac Huron, dans un endroit nommé la Prairie, et qui est en effet une très belle prairie

« Le vingt-six juillet, nous fûmes tous réunis, je célébrai la Messe que j'avais différée jusqu'à ce temps, et le lendemain nous partîmes pour nous rendre à Michillima ou Missillima-Kinac, qui est un poste situé entre les lacs Huron et Michigan. Quoique nous eussions cent lieues à faire, le vent nous fut si favorable, que nous arrivâmes en moins de six jours. On y resta quelque temps pour raccommo-der ce qui avait été endommagé dans les portages et les sauts, j'y bénis deux drapeaux, et y enterrai quelques soldats, que la fatigue ou la maladie nous avait enlevés.

« Le dix août nous partîmes de Michillima-Kinac et fûmes dans le lac Michigan. Le vent, qui nous y retint deux jours, donna le temps à nos Sauvages d'aller à la chasse ; ils en rapportèrent de l'orignal et du caribou, et furent assez honnêtes pour nous en offrir une partie. Nous fîmes d'abord quelques façons, mais ils nous forcèrent d'accepter leurs présents, et nous dirent que puisque nous avions partagé avec eux les fatigues de la route, il était juste qu'ils partageassent avec nous les soulagements qu'ils y avaient trouvés, et qu'ils croiraient n'être point hommes s'ils en usaient autrement envers les autres hommes. Ce discours, qu'un des nôtres me rendit en français me toucha sensiblement. Quelle humanité dans des sauvages ! Et combien ne se trouve-t-il pas d'hommes en Europe auxquels le titre de barbares conviendrait beaucoup mieux qu'aux habitants de l'Amérique.

« La générosité de nos sauvages leur mérita une vive reconnaissance de notre part ; il y avait déjà du temps que n'ayant point trouvé d'endroits propres à la chasse, nous avions été contraints de ne manger que du lard : ce qu'ils donnèrent d'orignal et de caribou remédia au dégoût que nous commençons d'avoir pour notre nourriture ordinaire.

« Le quatorze du même mois, nous continuâmes notre route jusqu'au détour de Chicagou et de là, en faisant la traverse du Cap à la Mort, qui est de cinq lieues, nous reçûmes un coup de vent qui